

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er juin 1880.

Les Américains se figurent volontiers qu'avec l'argent ils peuvent satisfaire toutes leurs fantaisies : pour 50,000 dollars ils ont pu admirer Capoul à leur aise ; ils marchandent en ce moment Sarah-Bernhart qui leur tient la dragée haute ; enfin, leur audace ne connaissant plus de bornes, un journal de cette ville, qui pourrait bien être le *Herald*, a osé proposer à Bismarck de devenir son correspondant moyennant un salaire de 130,000 dollars par an.

130,000 dollars pour être chroniqueur, ce Bismarck a-t-il de la veine ! et on prétend qu'il a refusé sous le fallacieux prétexte qu'il était prince. Il a tort, car c'était une riche occasion, pour lui, d'épancher sa bile régulièrement sur ses semblables ; faute de ce dépuratif, elle lui tournera sur le cœur et l'étouffera un beau jour.

S'il m'arrivait d'être prince (qui sait ?) je ne cesserais pas pour cela d'écrire des chroniques : le vulgaire ne sait pas combien ce passe-temps est agréable et rempli de charmes. Je suis sûr que M. Gaillardet est de mon avis ; ce vénérable correspondant du *Courrier des Etats-Unis* ne vient-il pas d'en donner une nouvelle preuve ? il vient d'écrire sa dernière chronique, le bras gauche en écharpe, (il se l'était cassé la veille) oubliant ses propres souffrances pour ne songer qu'à satisfaire la curiosité de ses lecteurs qui sont aussi ses amis. Voilà ce qui s'appelle du stoïcisme, du vrai courage. Ah ! les vieux valent mieux que nous ; une simple migraine eût frappé un jeune d'inertie. Bravo ! bravo ! cher M. Gaillardet, si votre bras est malade, votre prose se porte bien ; elle n'a paru, la dernière fois, n'avoir que vingt ans.

Les rédacteurs du *Courrier* n'ont pas inséré une seule ligne empreinte de regret à propos de cet accident. La température élevée que nous supportons, peut seule faire excuser cette froideur et ce silence : quand un journaliste supporte 100 degrés devant son pupitre, il ne faut pas lui demander d'être sensible. C'est beaucoup s'il condescend à ne pas être féroce.

\* \*

Il semble que le soleil ait prêté sa flamme au parti républicain : de partout on le voit s'agiter et parler en maître. Grant et Blaine se disputent ses faveurs ; ce sont les lions du jour. Quand ces lignes paraîtront la convention de Chicago aura choisi le futur candidat à la présidence. J'ai bien peur que ce soit le général Grant qui l'emporte.

Quoi qu'il en soit on peut être sûr dès maintenant que le futur président des Etats-Unis sera pris dans le parti républicain.

Les circonstances n'ont pas favorisé le parti démocrate, à quoi bon se le dissimuler ; la reprise des paiements en espèces ; une certaine prospérité qui est, peut-être trompeuse ; plusieurs années d'une abondance exceptionnelle ont enlevé à la démocratie beaucoup de partisans.

Cependant il n'est pas juste d'attribuer au parti républicain tout le mérite de la situation présente : la guerre d'Orient qui a paralysé les forces productives de la Russie ; la grande disette qui vient de désoler l'Europe ; l'attitude menaçante de Bismarck qui provoque les Allemands à venir aux Etats-Unis ; toutes ces causes, tous ces effets ne sont pas l'œuvre du général Grant ni de son parti.

Le secrétaire du trésor, M. Sherman, seul, a le droit de se prévaloir de la prospérité actuelle ; et, cependant, malgré tout son désir, il ne sera pas nommé président des Etats-Unis ; un autre, qui n'aura rien fait pour l'accroissement des richesses du pays en aura tout l'honneur et le profit.

N'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe ? Pourquoi s'en étonner ? Il y a toujours quelqu'un qui tire les marrons du feu exprès pour qu'un autre les mange.

Mais il faut se placer au-dessus des con-

sidérations de partis et de personnes, et ne voir que les conséquences générales de la situation présente qui est très bonne. Quand les affaires vont bien ici, celles du Canada prospèrent ; les intérêts des deux gouvernements sont liés étroitement. On pourrait même dire que ces deux peuples sont comme les deux frères siamois, si l'un souffre de quelque affection l'autre s'en ressent immédiatement ; si, au contraire, il est dans la joie, son autre lui-même est rempli de contentement.

J'espère que les dissensions qui divisent encore nos deux gouvernements sur de misérables questions, indignes de deux grands peuples, s'effaceront bientôt et que ce même soleil qui fait mûrir nos moissons fera sortir de nos cœurs le même cri et la même espérance.

ANTHONY RALPH.

## LE Dr O'CALLAGHAN

Cet homme a encore des contemporains parmi nous en Canada, et la nouvelle de sa mort ne pourra que les affliger.

O'Callaghan est mort samedi, le 29 mai dernier, à sa résidence de Lexington Avenue, New-York, à l'âge de 81 ans.

Il figura dans les rangs des patriotes canadiens en 1837-38, et devint plus tard l'un des historiens les plus érudits de l'Amérique.

Né en 1809, à Mallow, comté de Cork, en Irlande, il eut l'avantage de recevoir une bonne éducation. Il alla étudier après deux ans à Paris, et émigra à Québec en 1823. Il y fut admis à la pratique de la médecine en 1827, et devint en 1834 rédacteur du *Montreal Vindicator*, que rédigea avant lui le célèbre Dr Taley, emprisonné en 1831, avec Ludger Duvernay, à la suite des événements du 21 mai.

En 1836, il fut député à la Chambre d'Assemblée.

Compromis par les événements de 1837, sa tête fut mise à prix, et il dut prendre le chemin de l'exil. Il se réfugia dans l'Etat de New-York, où il a séjourné depuis.

Ses goûts naturels étaient pour la littérature, et la connaissance qu'il avait acquise des commencements de l'histoire du Canada, le portèrent à étudier les annales de New-York. Comme résultat, il publia, en 1847, sa précieuse *Histoire des Hollandais, ou New-York sous les Hollandais*, dont deux rééditions suivirent en 1848 et 1856.

Il fut, depuis 1848 jusqu'à 1870, employé comme conservateur des annales au bureau du secrétaire d'Etat, à Albany. Pendant ce temps, il publia, au compte de l'Etat, les annales volumineuses connues sous la dénomination de *Documents historiques de l'Etat de New-York*, en quatre volumes 4to, 1847-52, et des *Documents relatifs à l'histoire coloniale de New-York*, formant une série de 11 vols. 1855-61, les derniers composés de manuscrits empruntés aux archives de la Hollande, l'Angleterre et la France, par le feu John Romeyn Brodhead.

Il contribua pendant plus de 40 ans aux richesses de la société historique de New-York, et éditait nombre de monographies sur l'histoire de New-York, traduisant tantôt du hollandais tantôt du français.

Il avait fixé sa demeure à New-York depuis dix ans.

## LA CONVENTION NATIONALE

On lit dans le *Travailleur* :

Nous voyons avec le plus grand plaisir que nos différentes associations nationales se proposent d'élire des délégués à la Convention de Québec. Comme il s'agit de l'intérêt général de la nationalité canadienne, nous ne saurions rester indifférents.

Les Canadiens des Etats-Unis, qui forment le tiers des membres de cette nationalité, doivent se porter partout où les intérêts de notre race sont discutés.

Le programme de la Convention est bien élaboré, il répond à toutes les exi-

gences, et si les Canadiens veulent s'entendre une bonne fois, sans esprit de parti, pour discuter sur la position de notre élément national, dans la confédération et aux Etats Unis, une grande somme de bien résultera de leurs travaux.

Les Canadiens émigrés ne doivent pas s'attendre à ce que ce programme soit consacré à leurs seuls intérêts ; d'ailleurs les intérêts de la grande majorité de la famille canadienne, les intérêts des Canadiens de la province mère, sont les nôtres. Quand nos frères du pays auront acquis la prépondérance d'influence due à leur nombre dans la confédération, quand ils auront fait de leur province une patrie capable de nourrir tous ses fils exilés, les Canadiens émigrés seront heureux de reprendre la route qui y conduit. Parler des intérêts de la province de Québec, c'est parler de nos intérêts à nous émigrés.

La Convention de Québec a un beau programme, s'il est rempli avec honneur, patriotisme, désintéressement, il sera la plus belle récompense des organisateurs de la grande fête.

## L'ALLEMAGNE

On lit dans un journal français :

Des murmures significatifs continuent à nous arriver d'Allemagne. Quel changement depuis 1870 ! A ce moment-là, la France semblait se débattre dans les convulsions de l'agonie, et l'Allemagne triomphante, faisant son unité à coups de victoires, dirigée par un homme d'Etat dont les succès étaient incomparables, paraissait entrer dans une magnifique période de force et de progrès.

Dorénavant, la grande nation, ce serait la nation germanique ; le centre de l'Europe serait transporté dans les sables de la Prusse ; l'armée y rapportait avec les drapeaux conquis, le gouvernement intellectuel, économique du monde... Neuf ans ont passé ; la France s'est relevée ; qu'est devenu l'Allemagne ?

Il faut bien le constater, l'œuvre de M. de Bismarck a avorté. Qu'il ait fait un empire militaire, très puissant ; qu'il pèse, du poids de ses canons, sur la liberté de l'Europe entière ; que, par l'habileté et la force, il puisse parler en maître et avoir une voix prépondérante dans la diplomatie, tout le monde le reconnaît ; mais qu'a-t-il fondé qui puisse lui survivre ? — On voit une puissance despotique, laborieusement maintenue ; on ne voit pas une création politique, ayant sa vie propre et puisant la garantie de sa durée dans sa nature même.

Des résistances et des mécontentements domptés, soumis par un poignet d'acier. Voilà le spectacle que présente l'Allemagne.

M. Pabbé P. Girodon, l'un des prêtres les plus érudits de ce temps, et le directeur de l'école Fénelon, a fait récemment une remarquable conférence sur, ou plutôt contre le livre de M. Alexandre Dumas, la *Question du divorce*. Cette conférence vient d'être publiée en brochure. Parmi les erreurs relevées par le savant auteur, nous citerons un passage fort curieux sur Charlemagne.

M. Dumas, à propos des cinq mariages (et non des neuf) du grand empereur, et de quelques autres relations irrégulières, avait dit que "Charlemagne n'en fut pas moins canonisé."

M. Pabbé Girodon rectifie, une fois pour toutes, cette légende de prétendue canonisation.

Charlemagne ne fut pas canonisé. Je sais qu'on a attribué cette canonisation à l'anti-pape Pascal III. Mais depuis quand un anti-pape fait-il autorité dans l'Eglise ? Je sais qu'on fait sa fête à Cologne, mais que prouve une église particulière ? Je sais enfin qu'on l'a mis dans le calendrier ; mais l'Eglise n'a qu'un calendrier : le martyrologe romain. Vous y pouvez chercher saint Charlemagne, vous ne l'y trouverez pas. Non, tout en conservant avec respect la mémoire de ce grand empereur qui, par plusieurs côtés, s'est élevé jusqu'à la sainteté, l'Eglise n'a pu oublier ni justifier ses faiblesses. Elle a mis sa statue à l'entrée de St-Pierre de Rome, elle ne l'a pas placée sur les autels.

Charlemagne est donc un saint tout laïque. C'est probablement ce qui l'aura fait trouver grâce devant M. Jules Ferry, et ce qui aura décidé ce ministre à maintenir l'usage traditionnel du banquet des lycéens le 28 janvier.

## UN VOLCAN DANS L'EAU

Nous empruntons à la *Nature* les détails suivants sur le volcan surgi du lac d'Ilopango, dans la république de San-Salvador :

Les tremblements de terre ont été ressentis dans la république de San-Salvador, dans la première moitié de janvier 1880 ; il n'y a eu que trois fortes secousses, moins violentes toutefois que celles de 1876 ; pas une seule maison n'a été endommagée. Ces tremblements de terre avaient leur centre dans les environs du lac d'Ilopango, au milieu duquel ont surgi trois bouches volcaniques accolées les unes aux autres. Ce nouveau cratère qui, vu de très loin, paraît un îlot minuscule, dépasse cependant la surface des eaux d'une vingtaine de mètres environ. On a essayé de s'en approcher en bateau, mais les eaux sont toutes bouillantes au contact de la roche brûlante, et dégagent des torrents de vapeurs. Une abondante colonne de fumée jaillit au sein de l'atmosphère, en prenant l'aspect d'un immense panache de nuages qui s'aperçoit à une grande distance, et produit un spectacle d'un aspect imposant et grandiose.

Le phénomène a été précédé par une crue exceptionnelle du lac d'Ilopango, grossi par les pluies abondantes de l'hiver. D'après une ancienne tradition, les Espagnols prétendent que lorsque le niveau du lac est élevé, on doit craindre des tremblements de terre. Aussi, avait-on anciennement l'habitude de creuser des déversoirs pour faciliter l'écoulement des eaux. Cette pratique a été suivie sans interruption pendant un siècle, et les phénomènes volcaniques ne se sont pas manifestés pendant cet espace de temps. Les phénomènes actuels semblent encore donner raison à la tradition.

S'il est difficile d'expliquer ce fait, il n'en est pas moins intéressant de rappeler qu'un grand nombre de volcans sont sous-marins, que les autres se trouvent pour la plupart dans des îles ou des régions maritimes, et que l'eau pourrait être un des éléments des feux volcaniques.

Le lac d'Ilopango, également connu sous le nom du lac de Cojutepeque, est, d'après M. J. Laferrère, un cratère d'effondrement ; il est sur la ligne du volcan, et c'est un fait général, au Centre-Amérique, que les lacs alternent avec les cônes volcaniques.

L'eau de ce lac est saumâtre, très amère et presque visqueuse. Elle dégage parfois, çà et là, des bulles de gaz de sulfhydrique. Ce lac n'a pas moins de 24 kilomètres de longueur sur 16 kilomètres de largeur, la profondeur en est inconnue. Il est situé environ à 12 kilomètres de San-Salvador.

L'eau du lac d'Ilopango est encore à une température de 38° sur les bords ; elle est en pleine ébullition autour du volcan. Tous les poissons sont cuits et surnagent à la surface avec un grand nombre d'animaux aquatiques. La montagne continue à s'élever, et le niveau du lac baisse progressivement.

Est-il bien nécessaire de tout approfondir, et est-ce bien l'œuvre du poète de défendra l'esprit d'aller au-delà des limites reconnues par la science ? Est-ce enfin bon, utile au bonheur de l'humanité, de dire au gourmet qui mange une pêche, à la jeune fille qui respire une fleur, aux amoureux qui parlent d'amour éternel, aux déshérités de cette vie qui croient à une autre existence : — ce fruit, cette fleur ne sont qu'un composé d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, etc., ne croyez pas aux serments, vous vous mentez tous deux ! Et, quant à toi, pauvre âme torturée, dis-toi bien que tes douleurs sont stériles, que l'espérance n'est qu'un mot, et qu'il n'y a rien de vrai que la mort.

Nous estimons que la connaissance des choses est fort utile, mais nous déclarons aussi qu'il est des instants où l'ignorance n'est pas sans douceur ; tout le monde n'est pas né trappiste, et, quand on jouit de la vie, il est très désagréable, à notre sens, de s'entendre dire : "Frère, il faut mourir !" En tous cas, si nous admettons qu'on détruise nos préjugés et qu'on sache nos erreurs, c'est à la condition qu'on nous les remplacera par des vérités absolues, sans quoi nous faisons un marché de dupes, et nous avons encore moins avec le néant qu'avec le mirage qui nous trompait, il est vrai, mais qui nous soutenait durant le chemin.

PHILIPPE GILLE.

Une boutade de Cherubini, qui nous revient en mémoire à propos de l'enterrement de Jacques Herz.

Le compositeur Berton, professeur au Conservatoire, arrivait toujours en retard à sa classe.

Lors de son enterrement, Cherubini va attendre le convoi à l'église, et le convoi n'arrivant pas :

— Ce diable de Berton, dit-il à Auber, toujours en retard !